

On parle de l'organisation prochaine de nouveaux trains de plaisir, qui se feraient dans des conditions de bon marché incroyable. Les derniers événements qui se sont passés en Italie vont permettre aux compagnies de transporter les voyageurs dans la Lombardie, la Toscane, Parme, Modène, etc., à des prix excessivement réduits. Déjà la compagnie de l'Est a réalisé pour la Suisse ce qui se prépare pour l'Italie. Moyennant 124 fr. en première classe, et 91 fr. en deuxième, on peut visiter, pendant un mois, en s'arrêtant partout où l'on veut, les points de vues, les villes, les vallées, les montagnes et les lacs les plus célèbres. Alpnach, Lucerne, Thun avec son beau lac; Interlaken, ce paradis terrestre; Alpnach, Lucerne. On peut visiter l'Oberland, une des plus saisissantes décorations que puisse offrir le spectacle des montagnes. Les trois plus beaux lacs de la Suisse, c'est-à-dire une succession non interrompue de merveilles. — Cette disposition des compagnies à organiser des voyages à bon marché aura, d'ici à quelques années, une grande influence sur les mœurs et les habitudes de notre pays. Les voyages que le modeste habitant n'aurait pas même osé rêver, il y a dix ans, lui deviennent accessibles, car on se rend tout aussi facilement aujourd'hui, sauf quelques heures de différence, sur les bords du lac des quatre cantons, qu'on allait naguère sur les bords de la mare d'Enghien. S'il est vrai que les voyages forment l'esprit, la génération actuelle est dans de bien meilleures conditions pour s'instruire en s'amusant, que celles qui l'ont précédé.

Nous lisons dans le *Phare de la Manche*, de Cherbourg :

« Le mois de septembre prochain sera marqué à Cherbourg par un événement qui amènera un grand concours de monde dans notre ville : l'apparition dans nos eaux du fameux *Leviathan*, aujourd'hui *Great-Eastern*, ce navire monstre de 23,000 tonneaux. Le *Leviathan*, qui termine son armement dans la Tamise, arrivera sur la rade de Cherbourg le samedi 17 septembre prochain, avec 6,000 passagers : ce sont les journaux anglais qui l'annoncent. Ce géant des mers, grand comme cinq vaisseaux de ligne, restera 15 jours sur notre rade, où le public sera admis à le visiter au prix de 1 fr. par personne.

Pendant ce temps, des trains de plaisir auront lieu tous les deux jours, tous les jours s'il en est besoin. Le séjour prolongé du *Leviathan* devant Cherbourg amènera dans nos murs une affluence considérable de voyageurs de Paris, de la Normandie et de tous les points de la France. Des pyroscaphes du Havre viendront sans doute pour porter en rade ces flots d'étrangers. Il sera à regretter, dans un pareil moment, que le commerce maritime de notre place n'ait pas un vapeur pour opérer ces transports. »

Cette annonce-réclame peut prendre rang parmi celles qui se font avec accompagnement de grosse caisse sur les places et marchés et qui s'adressent à la foule composée en grande partie de gens dont la crédulité est proverbiale.

Prétendre que l'arrivée du *Leviathan* à Cherbourg est un événement des plus extraordinaires et qu'il amènera dans les murs de cette ville une affluence considérable de voyageurs de tous les points de la France, c'est faire preuve d'une grande naïveté... ou d'une complaisance dont on devine le prix.

Le géant des mers, comme l'appellent les Anglais, sera visible pour la bagatelle de 1 fr

par personne : les journaux d'outre-Manche l'annoncent, et l'on sait que ces respectables carrés de papier ne mentent jamais.

Les propriétaires du navire monstre donneront gratuitement le spectacle du débarquement des 6,000 malheureux passagers, entassés dans les flancs du géant.

Un programme tiré à un million d'exemplaires sera distribué aux quatre coins de la France; il indiquera les fêtes qui auront lieu à l'occasion de cet événement.

Barnum, ce roi des spéculateurs, vous gardera rancune, ô braves Anglais!

VILLE DE ROUBAIX

3^{me} Liste du Comité de la souscription pour les blessés de l'armée d'Italie et pour les familles des militaires morts ou blessés.

MM. Crousset,	2
Prus-Destombes,	3
Leclercq-Flipo,	2
Laglau,	3
Deschamps,	1
Veuve Hérisson,	2
Charles Vanderheyden,	1
A. Herrens-Doyen,	25
F. Delobel,	1
Tonneau,	5
Ganton et Serriez,	2
Renard,	50
Th ^e Ghesquière,	5
Meurant-Petit,	1
Freinireck,	20
Delcambre-Dazin,	2
Demasure,	2
Parent-Delannoy,	1
Delporte,	1
Veuve Scrap,	1
Narcisse Delespaul,	50
Novillards,	50
Ed. Renard,	50
Jules Masarel,	10
Toulemonde,	2
Boulogne,	2
Duvillier-Paquet,	20
Deldalle,	1
Escouabe,	2
Segard,	50
Neutmestre,	20
Duvivier,	50
Talmont,	1
Leclercq-Leman,	50
Napoléon Lelme,	50
G. Dubois,	1
Goudmand fils,	20
Delerue-Deschamps,	20
Le chevalier Depréville p.	3
Testelin-Segard frères,	20
L. Gantier-Pennel,	10
V. J.-B. Delerue-Tettelin	20
Un anonyme,	4
Idem,	1
Werbeck,	50
Ferdinand Ponthieu,	75
Vandenende,	1
Edouard Dugen,	25
Leclercq,	3
Clarisse,	1
Wintrebert,	5
Jean-Baptiste Legrand,	1
Veuve Grimontprez,	5
A. Dassonville,	2
Werquin,	1
Vercamer,	20
Cric,	15
Petit Constant,	50
Prus sœurs,	1

MM. Becquart,	5
Louis Spel,	2
Louis Debruyne,	2
Fidèle Planquette,	25
L. Raymond,	4 50
Fauvarque,	20
P. Lefebvre,	50
Ghesquière,	10
Nople,	20
Fremaux,	50
Vandermeste,	10
Paul Chevalier,	10
A. Nieghe,	50
Scrive,	25
Total,	250 85
Total des listes précédentes,	10,530 30
Total général,	10,781 15

Un amateur de cette ville invite instamment les personnes qui ont des jardins, à y cultiver la vigne Malingre. Ses fruits sont mûrs tous les ans du 15 au 30 août; on peut s'en convaincre en visitant le jardin de M. Duvillier-Paquet (près l'Epeule).

DESCRIPTION :

Fruit ovale, belle couleur jaunâtre, du goût le plus exquis et d'une production abondante, n'importe l'exposition.

JURISPRUDENCE INDUSTRIELLE.

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE (3^e Chambre).

Bourre de soie, imitant la soie.

Procédés de teintures.

Dhostel et Buer contre Royer et Roux.

N'est pas brevetable la supériorité obtenue dans la qualité d'un produit connu, lorsque cette supériorité n'est pas due à l'emploi de moyens nouveaux.

La bourre de soie imitant la soie, est un produit connu depuis longtemps.

FAITS DIVERS.

— On évalue à près de 600,000 le nombre des étrangers ou des habitants des départements qui étaient venus à Paris pour assister aux deux journées de fêtes. Les curieux qui passaient sur la place du Carrousel, s'arrêtaient devant la grille des Tuileries pour examiner les canons autrichiens qu'on avait rangés dans la cour, après la solennité militaire du 14.

Les calibres sont variés, depuis le canon de 6 jusqu'à l'obusier allongé de 16. Les affûts sont généralement lourds, et les roues de l'avant-train sont assez mal disposées. Tous ces affûts sont peints en jaune clair. Un obusier court, de 24, porte en relief, sur sa culasse, ces mots : *Arsenal de Paris, au II de la République française*, et sur la volée la légende *liberté, égalité*. Il y a aussi un canon autrichien en bronze, du calibre de 4, remarquable par ses ciselures. Le bouton de la culasse figure une tête de serpent. La pièce a été fondue à Vienne en 1743.

— L'intrépidité des curieux de Paris est proverbiale; rien d'étonnant à ce qu'il se soit manifesté dimanche à son plus haut degré. En voici une preuve originale :

Des individus étaient grimés sur les parois de la fontaine du Château-d'Eau. Des parois ils ont atteint les vasques, et comme ces vasques sont pleines d'eau, ils ont retiré leurs bas et leurs souliers et ont relevé leurs pantalons. Et c'est du milieu des ondes que ces Tritons improvisés ont applaudi au passage des troupes.

— Les personnes qui se trouvaient à la hauteur du café du Helder au moment où les turcos défilaient sur ce point, ont pu entendre la musique de cette troupe et certes cette musique ne leur aura point paru moins étrange que les autres détails d'organisation qui font de ce corps une phalange tout exceptionnelle, même à côté des zouaves. Cette musique est composée de tambourins, de flûtes, de tam-tam et autres instruments à l'usage des enfants du désert. Les airs que cette musique exécutait, dimanche dernier, on les a entendus sur les collines du mont Sahel, où campaient alors plusieurs tribus venues des oasis du Sud; pour concourir aux courses de Mustapha, près d'Alger, en 1852. Chaque chef de tribu possède son corps de musique, et plus il est nombreux, plus ceux qui le composent sont renommés par leur habileté, plus il donne lui-même, aux étrangers comme aux indigènes, une haute idée de sa puissance et de sa richesse. Ce sont de ses fantaisies que les Arabes de grande tente peuvent seuls se permettre.

— On nous cite un épisode de la rentrée des troupes d'Italie, qui vient prouver une fois de plus qu'en France on peut aisément sortir de la condition la plus modeste, pour s'élever, par son courage et ses vertus, à une position élevée.

Lors du défilé, on a remarqué avec attendrissement un capitaine de la ligne, décoré de la Légion-d'Honneur, embrassant avec effusion les tambours d'un bataillon de la garde nationale qui faisait la haie sur les boulevards. Ce capitaine était M. Martre, sorti en 1848 de la garde nationale de Montmartre, où il était simple tambour, et qui s'était engagé comme volontaire dans l'armée. En dix années, par sa bonne conduite et son courage, le jeune tambour de Montmartre a gagné la double épulette et la croix.

— Tout le long des boulevards, et sur la place Vendôme, pendant le défilé des troupes de l'armée d'Italie, dit le *constitutionnel*, les regards curieux de la foule se portaient, dimanche dernier, sur un petit chien barnaché avec une certaine élégance, qui marchait fièrement à la tête du régiment des zouaves de la garde impériale. De chaque côté de sa petite selle pendait comme une boîte en forme de cantine, pareille à celles que, d'habitude, portent les mulets en campagne. Sur chacune de ces deux boîtes était écrit : « Trésor des zouaves. »

Or, cette inscription était pour tout le monde une énigme dont les zouaves eux-mêmes ont fini par dire le mot. Ce petit chien se nomme Magenta. Le jour de la bataille de ce nom, il était seul dans une maison sillonnée par les projectiles, et d'où la frayeur avait déjà chassé les habitants. A son tour, il délogea lui-même et se réfugia, par instinct, au milieu de la fanfare des zouaves, au moment où elle passait en sonnant la charge. Un clairon l'adopta, partie par pitié, partie à cause de sa gentillesse, et prit soin de lui. Les camarades du clairon l'imitèrent, et le petit chien se trouvant bien de ses nouveaux maîtres, resta fidèlement avec eux, les accompagnant en route, au bivouac, sur le champ de bataille et partout.

Après avoir partagé leurs périls, il a aussi partagé leur triomphe. Bien plus, les zouaves ont poussé la bienveillance pour leur petit protégé, jusqu'à attacher à sa tête quelques-uns des bouquets que la foule leur décernait à eux-mêmes, en les faisant pleuvoir sur leur passage. Quant à l'explication de l'inscription que chacun pouvait lire sur les simulacres de malles qui pendaient à ses flancs, la voici : « Il faut bien que Magenta, pour se rendre utile, porte quelque chose, avait dit un zouave. — C'est vrai, avait

« Comment, s'écria-t-il, n'aimerait-elle pas celle qui sait peindre, penser et sentir ainsi? »

Jamais Elise ne l'avait entendu parler d'amour; elle fut prise, à ces mots, d'un tremblement involontaire.

D'ailleurs, un rapide coup-d'œil suffit pour la convaincre de l'état d'exaltation où se trouvait Sarelli.

Il l'enveloppait d'un regard avide où éclatait un amour effréné. Craignant de le voir, d'un moment à l'autre, se jeter sur elle, elle se retira dans un coin.

« Ah! vous vous retirez! Ecoutez comme mon cœur bat, comme mon pouls est agité. Il faut que vous m'aimiez aussi. »

Et il quittait peu à peu son humble attitude.

La petite Maria devina instinctivement le danger qui menaçait Elise. Elle se leva vivement et courut jeter ses bras autour du cou de son père, qui la prit dans les siens et la souleva en s'écriant :

« Mon enfant, ma perle, ma parure, mon diamant, mon ange, je te donnerai une mère!... Réjouis-toi, tu ne seras jamais séparée de ton amie, tu resteras toujours auprès d'elle... Promets-moi, ma douce belle de nuit, promets-moi de l'aimer... de l'aimer comme ta mère, comme ta meilleure amie.

— Oh! oui papa, je l'aimerai toujours; elle est si bonne, elle m'aime tant! »

Ces paroles versèrent de l'huile sur le feu qui embrasait le cœur de Sarelli.

« Etoile de mon âme, s'écria-t-il en élevant sa fille plus haut encore, elle deviendra ta mère, elle fera notre bonheur à nous deux. »

Elise joignit les mains et pria. Elle se souvenait du moine, et bien qu'elle n'entrevit aucun

moyen de salut, un rayon d'espérance se faisait jour dans son âme.

Sarelli déposa l'enfant pour s'approcher de sa prisonnière. Elle était à genoux; elle se leva lentement, résolue à mourir plutôt que de se rendre à lui.

« Ne m'approchez pas! » dit-elle d'un ton suppliant et d'une voix tremblante.

Mais en ce moment Sarelli était moins un homme qu'une bête farouche. Il s'abandonnait aveuglément à la passion, il se laissait guider par l'instinct.

Son souffle, on ne peut plus ardent, effleura le visage d'Elise.

« Arrière! » s'écria-t-elle en étendant une main vers lui.

— Faible, mais belle colombe, regarde! » répondit-il.

Et il montrait Berghen.

« Savez-vous, poursuivit-il, pourquoi je l'ai tué? Par amour pour vous; par jalousie, si vous aimez mieux. Je serais capable de vous tuer vous-même, également par amour.

— Retirez-vous... Ne me touchez pas... Miséricorde!

— L'amour est toujours miséricordieux; il aime mieux chérir que tuer.

— Que voulez-vous de moi?

— Regardez encore de ce côté.

Il indiquait de nouveau Berghen.

« Savez-vous ce que signifie sa mort? Elle signifie que nous sommes inséparables; je le voudrais même que je ne pourrais plus hasarder de vous rendre libre avant que vous soyez à moi. Sa mort entrainerait la mienne, si vous me trahissiez; il faut donc que vous m'aimiez pour ne pas me trahir. Son cœur percé est notre autel nuptial; son dernier soupir, notre bénédiction.

Entendez-vous? il vient de le pousser, ce dernier soupir. »

En effet, un soupir long et sourd s'échappait de la poitrine du comte.

Elise frissonna d'horreur.

Mais, au même moment, Sarelli lui mit la main sur le bras; alors, sans savoir elle-même ce qu'elle faisait, elle s'élança de côté, et se trouva derrière le tableau, encore sur son cheval.

Sarelli la suivit en souriant.

Mais, son regard tombant de nouveau sur cette toile, il fut une seconde fois saisi d'un transport d'admiration à la vue de la sainte figure et de sa radieuse auréole.

« Je veux me confesser à toi, ô belle image! et puis... »

Il se prosterna et leva ses mains jointes vers le tableau.

« Sainte Vierge de Naples, sœur miséricordieuse, nouvelle bienfaitrice des pauvres... »

Il s'adressait à cette image comme à une sainte connue et encore vivante; en existait-il réellement une à qui ce portrait ressemblât, ou n'était-ce qu'un rêve de son imagination?

Quoi qu'il en soit, Elise n'écoutait point ces paroles; elle promenait autour d'elle des yeux égarés; ses genoux chancelaient. Où fuir?

Sarelli se leva, repoussa le cheval et fit tomber le tableau. Elise ne put retenir un cri d'épouvante : elle faillit se jeter aux genoux du Calabrais et implorer sa pitié, mais il paraissait ne rien entendre et n'avoir plus que des yeux.

Il étendit le bras pour le saisir par la taille. Elle lui échappa comme une boule de vif-argent.

« Arrêtez! » dit-il d'un ton impérieux, et le visage enflammé de fureur.

Néanmoins, Elise s'enfuit à l'autre côté de la pièce.

« Venez, venez ici! » cria-t-il d'une voix tonnante.

Et il se courba pour atteindre d'un seul bond sa prisonnière et l'enlacer dans ses bras. Mais, au moment où tout semblait perdu, elle remarqua la trappe, encore ouverte, qui avait livré passage à Sarelli, et elle descendit, avec la rapidité de l'éclair, l'escalier aboutissant à cette issue.

En la voyant s'enfoncer dans l'abîme, Sarelli sentit la passion brûlante faire place à la terreur.

Elle était dans les Catacombes; il la savait perdue.

Après un moment de réflexion, il s'y précipita lui-même.

Les Catacombes de Naples ressemblent beaucoup à celles de Rome; ce sont trois souterrains superposés, se divisant chacun en salles, en grottes et en caveaux funéraires.

Personne n'oserait s'y engager sans les plus grandes précautions, de crainte des éboulements qui ont causé parfois d'affreux malheurs.

C'est là, c'est dans ce monde souterrain enveloppé d'une nuit éternelle, qu'Elise s'était réfugiée, s'exposant à des périls qui firent pâlir Sarelli.

Connaissant les premières allées, il espérait l'atteindre; mais il était déjà trop tard. La peur donnait des ailes à la fugitive; elle avançait de toute sa vitesse, sans rien voir, sans aucune autre pensée que celle de se soustraire aux poursuites du bandit.

Il l'appela vainement... un faible écho répondit seul à sa voix.

Il remonta chercher une torche... mais tous